

io

13  
LE QUOTIDIEN  
DU FESTIVAL  
IN / OFF

Numéro 13 / António e Cleópatra — Le Contraire de l'amour — Kaputt — Je n'ai pas de nom  
Pédagogies de l'échec — Adeline Picault — Henri VI — Lettre à Dubillard & Fresson





**Dans une surprenante création tirée de l' « Antoine et Cléopâtre » de Shakespeare, Tiago Rodrigues met deux cœurs à nu et nous bouleverse. Sans doute l'un des plus beaux spectacles du IN.**

Dix ans après son génial « Jules César », où l'on voit le jeune Marlon Brando se lancer avec une puissance phénoménale dans le véritable morceau de bravoure que constitue la harangue qui suit la mort de César, Mankiewicz revenait à Shakespeare avec un monumental « Cléopâtre ». Ce fut le film de tous les records : le cachet faramineux et les 65 tenues d'Elizabeth Taylor bien sûr, mais aussi la durée (six heures dans la director's cut et quatre heures dans la première version), le budget (l'un des plus élevés de l'histoire du cinéma à l'époque), les recettes en salle, etc. Si l'on évoque le gigantisme du film de Mankiewicz, c'est pour mieux faire ressortir le parti pris exactement inverse adopté par Tiago Rodrigues dans l'adaptation d'« Antoine et Cléopâtre », qu'il présente à la salle Benoît-XII. Le terme « adaptation » est d'ailleurs inapproprié, on devrait plutôt le décrire comme une œuvre originale inspirée librement de la pièce de Shakespeare. Ici, ni décors fastueux ni milliers de figurants. La scène, ponctuée d'un mobile coloré et d'une

vieille chaîne hi-fi, est simplement habillée d'un chatoyant vélum argenté qui déferle comme une large vague. Pas de costumes non plus, les deux comédiens portent des jeans, et plutôt que six heures, le spectacle dure 80 minutes.

“  
Les locuteurs s'entremêlent jusqu'à devenir indiscernables

Et pourtant ! Ce qu'il s'épargne en complexité et lourdeurs, Tiago Rodrigues nous l'offre en subtilité et en limpidité. Et quand il annonce dans sa note d'intention que, plutôt que de monter la pièce, il en a écrit le récit, il dit vrai mais ne livre là qu'une dimension de son travail, en réalité beaucoup plus riche. En effet, dans les premières minutes, les deux comédiens – Sofia Dias et Vitor Roriz, tous deux formidables – énoncent les répliques d'Antoine et Cléopâtre au style indirect, comme une narration, les accompagnant d'une gestuelle qui souligne la distance qui les sépare des personnages. Puis, progressivement, ils vont s'approprier le discours et devenir Antoine et Cléopâtre. Les luttes politiques romaines, la rivalité avec Octave-César (le futur Auguste), Antoine et Cléopâtre s'en parlent bien sûr, elles vont causer l'insupportable séparation de leur couple. La

bande-son du film de Mankiewicz est habilement convoquée pour rappeler les desseins grandioses qui se trament en arrière-plan, mais ce que nous avons sous nos yeux, ce sont deux êtres qui vont progressivement se consumer d'un amour sans limite. La reine et le général s'effacent, le langage se déstructure pour laisser place à une longue rivière de mots prononcés avec une infinie douceur. « António... », « Cléopatra... ». Les locuteurs s'entremêlent jusqu'à devenir indiscernables. Comme le décrit Rodrigues dans l'interview qui accompagne la pièce, Antoine et Cléopâtre sont deux infinis qui se rencontrent en un point, le présent, mais ni leur passé ni leur futur ne leur appartiennent. Rome rappelle Marc-Antoine, que la raison d'État pousse à épouser Octavie, ce qu'apprendra bientôt Cléopâtre. Mais les fortunes tournent, et voilà António de retour à Alexandrie. Hélas, l'armée romaine, à sa poursuite, l'y retrouve. Antoine et Cléopâtre combattent... et perdent. « Cleopatra inspire... António inspire... Cleopatra inspire... ». Les deux amants partagent le même air, le même souffle, et nous avec. Du Bobin sans les mots, moment grandiose qui nous lie physiquement aux deux acteurs. Lorsque arrive l'agonie finale, nous sommes pris d'une tristesse infinie qui persistera jusqu'à ce que les lumières se rallument. Ah ! c'était un rêve. Magnifique.

— FOCUS —

ANTÓNIO E CLEÓPATRA

SHAKESPEARE À L'ÉCONOMIE  
— par Christophe Candoni —

**Aux antipodes du « Roi Lear » vainement boursoufflé d'Olivier Py, un traitement tout à fait différent de Shakespeare s'offre aux festivaliers avec la revisite d'une pièce trop méconnue du dramaturge élisabéthain, « Antoine et Cléopâtre », signée par une figure montante du renouveau théâtral portugais et de la scène internationale : Tiago Rodrigues, trente-huit ans, découvre la saison passée avec le beau spectacle « By Heart » au théâtre de la Bastille à Paris au moment même où il prenait la direction du théâtre national Dona Maria II à Lisbonne.**

Deux comédiens seuls en scène. Pas de costumes mais des vêtements contemporains et citadins, pas de décor non plus à l'exception d'une grande et belle toile peinte tirée du sol au plafond. Une structure mouvante rappelant l'œuvre aérienne de Calder fait se rencontrer des cercles aux couleurs du jour et de la nuit évoquant une succession d'éclipses et de révolutions. C'est donc une version très simple, dépouillée, débarrassée de la pièce de Shakespeare qui est proposée au théâtre Benoît-XII, totalement éloignée du péplum épique qui réunissait au cinéma le couple star Elizabeth Taylor et Richard Burton, bien que le spectacle s'en fasse un ironique écho

par l'utilisation fragmentaire de sa bande originale, éloignée également de la fresque théâtrale surdimensionnée qu'on croit devoir s'imposer lorsqu'on s'attaque à une œuvre historique de Shakespeare.

“  
un travail basé sur la fragilité de l'instant, l'incomplétude, le tangible

Resserré, réécrit, le texte est restitué sans aucune volonté d'exhaustivité. Tiago Rodrigues ne fait dire aux acteurs que quelques citations empruntées. Les interprètes présents sur scène ne sont pas Antoine et Cléopâtre, ils sont plutôt des récitants qui donnent à voir et à entendre les personnages éponymes, les font exister sans les incarner par leur simple évocation, dans les mots, les récits, les émotions qu'ils suscitent. Cela peut déconter. C'est ce que recherche Tiago Rodrigues, qui revendique un travail basé sur la fragilité de l'instant, l'incomplétude, le tangible.

Sofia Dias et Vitor Roriz sont danseurs et chorégraphes et s'inscrivent de tout leur corps dans l'espace minimaliste pour suivre une partition physique et émotionnelle exigeante et radicale. Ils jouent à distance, sans jamais se regarder, ne se touchent pas non plus. Seules leurs

ombres s'unissent dans de délicats jeux de lumière. Pourtant, l'éloquence des mots et des corps suffit à donner chair à la passion et au lien qui les unit indéfectiblement. Ils sont jeunes, beaux et très justes, jouent ensemble et séparés avec un plaisir évident. Ce lien se passe de tout contact et de tout discours. Par exemple, ils répètent obsessionnellement le prénom de l'autre comme un appel vibrant qui permet de matérialiser et voir s'épanouir l'amour et le désir qu'ils se portent.

La représentation relativement courte paraît d'abord étale, invariante. On croit assister à un exercice formel, assez convaincant dans la déconstruction opérée du tissu narratif et de la désincarnation dans le jeu mais peu porté sur l'émotion. Et puis ces craintes disparaissent dans la dernière partie plus intense, plus sauvage de la pièce où quelque chose de fort nous cueille. L'un et l'autre se font face dans un couloir de lumière et les mots fusent, claquent, semblent vraiment fonctionner comme une perche tendue et un moyen de fusionner et se sauver à deux. Ils se laissent véritablement conquérir l'un par l'autre. L'amour triomphe. C'est bien le propos de Tiago Rodrigues : entrer dans l'intimité d'Antoine et Cléopâtre, un couple d'aujourd'hui.



© Christophe Raynaud de Lage

IN ANTÓNIO E CLEÓPATRA D'APRÈS WILLIAM SHAKESPEARE  
12 > 18 JUILLET 2015 À 18H — THÉÂTRE BENOÎT-XII

COULISSES

MAGDA BIZARRO ET ÂNGELA ROCHA,  
CRÉATRICES MILLE-PATTES D'« ANTOINE ET CLEÓPÂTRE »

**Quand je les retrouve au théâtre Benoît-XII, Magda Bizarro et Ângela Rocha sont en plein débriefing avec Tiago Rodrigues. Il a du mal à les laisser partir. « Quand elles s'en vont, on ne peut plus rien faire », sourit-il.**

Magda Bizarro est productrice, costumière et photographe de scène du spectacle. Ângela Rocha est scénographe et costumière. Elles sont également collaboratrices artistiques. « Nous sommes multitâches ! » me confirment-elles. À la fois magiciennes de l'étrange, anges et rocs de Tiago Rodrigues, elles portent bien leurs noms...

MAGDA : « La situation économique au Portugal fait qu'il n'est pas si inhabituel de cumuler les fonctions dans le spectacle vivant. On se débrouille pour que les compagnies survivent. La nôtre, Mundo Perfeito, est une petite structure qui a débuté avec peu de moyens. Mais nous avons retourné la contrainte en avantage : il est bon que les éléments d'un spectacle soient en dialogue, et là, concrètement, les costumes, la lumière, la scénographie ont été pensés conjointement »

ÂNGELA : « La scénographie de ce spectacle est symbolique. Nous voulions créer un « nulle part », un non-lieu, une atmosphère dans laquelle les gens puissent construire leur propre version d'« Antoine et Cléopâtre » en complétant eux-mêmes les signes. »

MAGDA : « Quand les acteurs disent « Égypte », chacun voit son Égypte ; quand ils disent « palais », chacun voit son palais. C'est au public que revient la responsabilité de compléter, c'est un partage. »

Tiago Rodrigues, en conférence de presse, parlait justement de l'« irresponsabilité » de l'architecture de ce drame de Shakespeare qu'il avait faite sienne en proposant une reprise elle-même irresponsable. La responsabilité, ici, est donc assignée au spectateur...

ÂNGELA et MAGDA : « Le décor suggère également le passage du temps et la constante quête d'équilibre. Le mobile évoque des planètes qui s'attirent et se repoussent, comme des forces contraires, dans un mouvement de spirale. Et puis, il y a l'amour d'Antoine et Cléopâtre, qui a l'ampleur et l'impact d'une comète. Enfin, le grand drap peint qui recouvre l'angle du mur souligne l'absence d'horizon. C'est donc un objet simple, mais à sens multiples. Chacun y verra ce qu'il souhaite y voir. »

ÂNGELA et MAGDA : « Pour les costumes, nous voulions atténuer les identifications de genre. Il joue elle, elle joue lui. Et on dit qu'Antoine revêtait les habits de Cléopâtre. De plus, ils n'inscrivent pas d'époque précise, ils sont neutres, permettant des va-et-vient du passé au présent. Dans la pièce, le présent n'existe que quand ils sont ensemble, le décor et les costumes sont une métaphore de cette idée magnifique. Ils sont dans un présent, un présent non identifié. Nous avons juste glissé quelques détails signifiants, comme le T-shirt et la coiffe brillants de Sofia Dias. »

ÂNGELA et MAGDA : « C'est notre premier Festival d'Avignon, et l'équipe qui nous accueille au théâtre Benoît-XII est formidable. Nous essayons de voir autant de pièces que possible et repérons les tendances – beaucoup de terre sur scène cette année ! – et astuces scénographiques du moment. Mais nous sommes aux côtés de notre équipe tous les soirs. Le logement ? (Elles rient.) Bon, ça, c'est la seule chose, n'en parlons pas ! »

Propos recueillis par Pénélope Patrix

NOUS NE CÉDERONS PAS AU CHOIX D'ŒUV

RES FACILES. LE SIROP LAISSE DES NAUSÉES.



**PÉDAGOGIES DE L'ÉCHEC**

DE PIERRE NOTTE — MISE EN SCÈNE ALAIN TIMAR  
4 > 26 JUILLET À 17H — **THÉÂTRE DES HALLES**

**VACUITÉ**

— par Bernard Serf —

C'est un théâtre qui ne dit rien. Ou si peu. Alors pour masquer sa vacuité, il use (et abuse) de trucs et de bonnes vieilles ficelles aussi fines que les câbles d'un porte-avions ! Un exemple ? Au hasard, et de mémoire : elle : « Vous avez une tache jaune ! », lui : « Comment ça, une tache jaune ? », elle : « Je vous dis que vous avez une tache jaune ! », lui : « Ce n'est pas une tache jaune, c'est un motif ! », elle : « Je sais tout de même reconnaître une tache jaune d'un motif ! » Et ainsi de suite... ad nauseam ! Pour le reste, le spectateur assommé par la chaleur et l'indigence du propos assiste à une suite de saynètes qui ne dépasseraient pas une scène de boulevard. Ponctuée de temps en temps par une vanne (il faut bien que le chaland se marre : une heure et demie, c'est long !). Vous en voulez une ?

Qu'à cela ne tienne ! « Pour le pipi (il est beaucoup question ici de pipi), comment on fait ? » Une autre encore, plus inspirée (pas très difficile !) ? « Je ne suis tout de même pas l'Adolf Hitler du secteur tertiaire ! »

Wouaf, wouaf, wouaf ! Mort de rire ! Et le pire, c'est que ce théâtre est suffisant (et insuffisant, comme aurait dit Talleyrand) ! Terriblement prétentiard ! Qu'est donc devenu le jeune homme édité par Maurice Nadeau, l'auteur inspiré de « Moi aussi je suis Catherine Deneuve » ? Quel dommage pour les deux comédiens ! Ce n'est pas le talent qui leur manque, ni au metteur en scène et scénographe, qui s'en sort plutôt bien. Mais quand il n'y a pas de texte, il n'y a pas de pièce !

On se demande où ce spectacle pourrait bien trouver sa place à Paris. La salle était pleine quand j'y suis allé, et plutôt encline à l'enthousiasme. On ne peut s'empêcher de penser à cette phrase implacable et assassine : « Le public a aimé ? Il est bien le seul ! »

**ÉCHEC ET NOTTE**

— par Jean-Charles Mouveauux —

Vous avez compris le principe ? Chez I/O Gazette, on double nos avis, chaque spectacle est vu par deux personnes minimum (j'ai dit « minimum » !) pour proposer deux visions d'un même spectacle, deux approches de spectateur. La ligne étant, autant que possible, et la rédaction me corrigera si je me trompe, que ces avis divergent, se confrontent ; ce n'est pas toujours le cas, mais bon, nous essayons. Si les deux personnes ayant vu un même spectacle sont du même avis, nous demandons à une troisième personne de s'y rendre. Dans le cas qui nous occupe, je suis un des deux premiers contributeurs de I/O qui a vu « Pédagogies de l'échec », et je n'ai pas souhaité écrire, mon avis est trop proche de celui de mon camarade de clavier et je me sens juge et partie : je connais une bonne partie de cette équipe et j'admire d'ailleurs Alain Timar : le metteur en scène, le plasticien, le directeur de théâtre, l'homme. On a le droit ici, nous sommes libres, « sous couvert de rien », si vous voyez ce que je veux dire...

Un troisième contributeur s'est donc rendu au théâtre des Halles et là l'accueil fut peu aimable. Pas aimable, en fait ! « Y sont déjà venus à deux, y z'ont qu'à écrire tous les deux ! », qu'il a dit, le monsieur du service presse et diffusion du spectacle, tout rouge et pas content !

Circulez, y a rien à voir, et même pas question de proposer de payer sa place au tarif pro ! Notre troisième contributeur (un garçon vraiment sympa, je vous assure) est donc parti, un peu triste et un peu vexé quand même de s'être fait « engueuler » par un inconnu qui n'est même pas son père et qui a manifestement des problèmes de sang-froid. Passons...

Imaginons qu'arrive un quatrième contributeur... Tenue de camouflage : bermuda, T-shirt, tongs et chapeau de chez Mouret, il se fauille non sans avoir dissimulé son sac I/O, son badge I/O, sa carte I/O. Et il prend place dans ce magnifique théâtre des Halles.

La lumière s'éteint. Le spectacle commence.

**PEUR DU NOIR**

— par Célia Sadai —

Descendue du bus numéro 5, j'arpente le petit sentier qui mène à la Chartreuse de Ville-neuve-lez-Avignon pour assister à mon premier spectacle du IN cette année (au sujet de mon amour du OFF, voir les précédents I/O) et, comme à l'accoutumée, je bavarde comme une pie de la place Pie avec une femme, essoufflée par notre marche et déçue du spectacle « Autoportrait » : « Il ne se passe rien sur scène ! Quand même, appeler ça du théâtre, toute cette parole ! Le théâtre, c'est une proposition, un message, du mouvement, une scène à occuper ! Et le pire, c'est qu'ils sont complètement suffisants : pour eux, ce qu'ils font est génial ! » Cela me ramène au débat qui a un jour opposé les rédacteurs de I/O : pouvons-nous accorder une colonne à « Couscous aux lardons » ? Est-ce bien là du théâtre ? « Kaputt », monté par

la compagnie L'Allégresse du pourpre d'après « Kaputt », de Curzio Malaparte, me renvoie à deux peurs ataviques : la peur du vide et la peur du noir. Il faut dire que ce « Kaputt », c'est le spectacle de la confusion : entre la forme du conte et l'informelle lecture, entre l'adaptation attendue du texte de Malaparte et l'obéissante fidélité restituée sur scène. Et, surtout, la confusion des plans du sensible. Puisque la vue, mon sens essentiel, ne me sert à rien. Le lecteur qui se croit conteur git dans un trou noir. Mur du fond noir, plateau noir. Et la guerre, die Kinder qui font la guerre, des rires moqueurs quand on évoque la princesse Louise de Prusse, je pense aux enfants soldats qui croient à la magie des amulettes, et aux chefs de milice qui entaillent le visage de ces enfants pour y déposer de la cocaïne avant d'en faire des meurtriers. Sur le noir de mes paupières, les chevaux enlisés dans un lac gelé et l'odeur de la charogne des machines de guerre.

**COMPLÈTEMENT KAPUTT**

— par Mathias Daval —

Kaputt est un travail d'adaptation à la scène de récits contenus dans le livre éponyme de Curzio Malaparte, paru en 1943 », lit-on dans le dossier de presse. Outre l'emploi erroné du terme "éponyme", on restera perplexe devant le reste de la description du projet de Pougeard et Adam. « Adaptation à la scène ? Alors qu'il s'agit d'une lecture-récitation ? Joliment exécutée, certes, mais une simple parole de conteur, sans dramaturgie, sans décors, sans tambours ni trompettes ? (Dommage pour une oeuvre sur la guerre.) On s'interroge : pourquoi défendre un tel projet sur une scène avignonnaise ? Pourquoi aussi long (1 h 20) ? Pourquoi la nécessité fabricelucchinienne d'oralité sur un texte littéraire ? Malaparte est un géant méconnu de la littérature du xxe siècle ; il existe bien d'autres manières vitales de manifester sa présence sur une scène de théâtre.

Et puisque la compagnie L'Allégresse du pourpre a décidé de ne livrer que le texte brut et fragmenté à nos oreilles, nous choisisons donc de faire de même dans cet article : « (...) Les Allemands se mirent à tuer les prisonniers qui avaient les pieds malades et ne pouvaient pas marcher, à brûler les villages qui n'arrivaient pas à remettre aux pelotons de réquisition un nombre donné de mesures de blé ou de farine, un nombre donné de mesures d'orge ou de maïs, un nombre donné de chevaux et de têtes de bétail. Quand les Juifs commencèrent à marcher, ils se mirent à pendre les paysans. Ils les pendaient par la gorge ou par les pieds aux branches des arbres, sur les petites places de village, autour du piédestal vide où, quelques jours plus tôt, se dressait la statue de plâtre de Lénine ou de Staline, ils les pendaient à côté des corps des Juifs délavés par la pluie, qui oscillaient sous le ciel noir depuis des jours et des jours. » La suite se trouve aux éditions Denoël.

**REGARDS**

**JE N'AI PAS DE NOM**

DE CHRISTOPHE TARKOS — MISE EN SCÈNE SOUMETTE AHMED  
4 > 25 JUILLET 2015 À 18H — **CONSERVATOIRE DU GRAND AVIGNON**

**MA LANGUE EST POÉTIQUE...**

— par Julien Avril —

Au Conservatoire du Grand Avignon, Soumette Ahmed fait sonner les mots du poète Tarkos dans un tourbillon joyeux, inventif et généreux. Au commencement, il y a le serrage de main. « Serrons-nous la main, il n'y a pas de mal. » Avec les mots du poète marseillais disparu en 2004, Soumette Ahmed, en costume-cravate noir, nous interpelle et nous invite à réinventer ce geste fraternel dans un jeu de variation-description du mouvement des mains. Cette mécanique poétique, qui consiste à décortiquer un thème, une action, une sensation par le langage, bien connue des lecteurs de Tarkos, est parfaitement intégrée par le comédien, qui plonge dans chaque fragment de texte comme on part explorer le fond de l'océan sans trop savoir ce qu'on va y trouver. Car c'est bien de profondeur qu'il s'agit : « Le mot "mot" ment. Le mot "mot" ne veut rien dire. Pas un mot

ne se met à être. Pour qu'un mot existe, il faudrait qu'il veuille dire quelque chose... » Dans ce montage, les poèmes sont autant de morceaux de bravoure, défis au corps de l'acteur, défis à la pensée du spectateur, les deux mesurant leur souffle. Et si, parfois, nous nous retrouvons en apnée, inquiets de ne pas refaire surface, le comédien trouve toujours le moyen de nous ramener vers le soleil, par une pirouette, une danse ou un rebond musical. La scène est un grand terrain de jeu. Malgré la rudesse et la noirceur de certains poèmes choisis, Soumette Ahmed a la pudeur de tous les attaquer de front, avec honnêteté, sans jamais céder à la tentation de produire un « discours sur », mais en étant toujours à l'endroit du passage, du vecteur, du « dire et sentir avec ». Son unique engagement est celui de toute sa personne. Et c'est ce qui rend ce spectacle si humain et si réjouissant.

**TARKOS FOUTRAQUE**

— par Mathias Daval —

La poésie de Christophe Tarkos, lancinante, masticatoire et mâleutique, se prête particulièrement bien à sa récitation et sa mise en espace. Le travail de Soumette Ahmed, soutenu par le Centre de création artistique et culturel des Comores, donnait envie d'être découvert avec un mélange de curiosité et de bienveillance. Le début du spectacle fait entendre les mots dans une ferveur réjouissante, alternance calculée de précipitation et de lentueur. Amateur ou non des textes de Tarkos, on ne peut qu'être séduit par la vitalité et le ludisme de Soumette, offrant son corps et sa voix à toutes les métamorphoses. Mais « Je n'ai pas de nom » trouve vite ses limites. Tourbillonnant comme un cyclone juvénile, naïf et insoumis, le conteur s'épuise de saynète en saynète, d'objet en objet (balles de jonglage, papiers décrochés du plafond, toile blanche à tagger...) au cœur d'un dispositif aussi exubérant que foutraque.

L'ensemble repose sur une juxtaposition désorganisée d'extraits sonores que vient faire là le « Papaoutai » de Stromae, rugissant soudain dans nos oreilles, et son invitation incompréhensible à franchir le quatrième mur ?), de gestes fragmentés et de grimaces expressives. Problème typique d'un spectacle entièrement conçu par son comédien, certes dirigé dans le jeu par son partenaire Thomas Bréant, mais sans la distanciation nécessaire apportée par une véritable mise en scène, qui aurait dû être construite autour d'un projet plus cohérent et amenant réellement quelque part. Mais parce qu'on ressent le besoin de soutenir tout à la fois la poésie régénératrice de Tarkos, l'enthousiasme solaire de Soumette et la francophonie, on restera sur l'envie de partager la contagion de bonne humeur et d'engagement de sa petite équipe. Défendons aujourd'hui « leur force vive et leur énergie fraîche » ! Le chandelier reste ouvert... Espérons qu'il donne, à l'avenir, des fruits plus savoureux que ce spectacle en demi-teinte.

**LE CONTRAIRE DE L'AMOUR**

LE CONTRAIRE DE L'AMOUR, JOURNAL DE MOULOUD FERAOUN 1955 / 1962  
5 > 25 JUILLET À 11H — **THÉÂTRE DU ROI RENÉ**

**L'ÉCRITURE ET LA MORT**

— par Bernard Serf —

L'OAS, qui n'était pas à une saloperie près, a assassiné Mouloud Feraoun le 15 mars 1962, trois jours avant les accords d'Évian. Ce faisant, elle n'a pas seulement pris une vie, elle nous a privées, nous générations futures, d'une des voix les plus belles, les plus singulières de la littérature. Mais qu'en avait-elle à foutre, l'OAS, de la littérature ? Mouloud Feraoun était un Kabyle, profondément attaché à sa terre natale. C'était aussi un amoureux de la langue française, la langue des colonisateurs. Cette identité douloureuse, cette déchirante contradiction font du journal qu'il avait commencé un an après l'insurrection algérienne, et qu'il a poursuivi jusqu'à son exécution, un témoignage irremplaçable. D'une bouleversante acuité. D'une rigueur intellectuelle jamais prise en défaut. Sur la scène, à jardin, le musicien et comédien Marc Lauras, sobre et toujours juste, nous donne à entendre les faits dans leur banale brutalité. Témoin objectif de l'histoire, il en est aussi, grâce à son violoncelle, le commentateur révolté. Au milieu, juste une table. Et enfin à cour, recouvert d'un tissu rouge, un fauteuil et... Samuel Churin. Époustouflante incarnation de l'auteur. Il faut le voir s'emparer peu à peu de l'espace : d'abord calme, distancié, et progressivement de plus en plus fiévreux, pessimiste puis optimiste et à nouveau pessimiste, dans un mouvement de balancier qui met à mal ses nerfs. Triste, écartelé. Terriblement vivant. Nous suivons son cheminement douloureux, celui d'un humaniste face aux « bruits effrayants et si proches de la guerre » (comme l'écrira plus tard Jean-Luc Lagarce), aux petites lâchetés, aux exactions, à la torture, à la peur qui gagne tout et tous. Et à la mort enfin, irréfragable. Samuel Churin, et son complice, nous restitue tout cela. Qu'ils en soient, ainsi que leur metteur en scène, remerciés !

**« QUARTERON » DE TALENTS**

— par Jean-Charles Mouveauux —

Il est bon, dans cette aventure participative qu'est I/O Gazette, d'arriver sans mémoires, sans « j'en ai entendu parler... » ! Arrivé frais, tout frais, à 11 heures au très beau théâtre du Roi-René, découvrir et sortir 1 h 30 plus tard, ému, bouleversé, même. Que c'est bon, le théâtre, quand c'est comme ça ! Dans une écriture belle et extrêmement fluide, Mouloud Feraoun nous raconte de l'intérieur les événements d'Algérie. L'auteur kabyle, nourri de culture française, instituteur dans un petit village, en diffusait les valeurs qui lui avaient été inculquées. Cela ne l'empêchera pas, dans son journal, de dresser un constat lucide des erreurs de l'entreprise coloniale et de l'échec de la présence française en Algérie. La mise en scène de Dominique Lurcel, au dispositif minimaliste, est très juste, tant elle ne prend pas le pas sur le témoignage, la parole. Elle déploie chronologiquement les réflexions tiraillées d'un homme d'une salvatrice rigueur intellectuelle. C'est l'extrême intelligence des grands metteurs en scène au parcours brillant que de s'effacer et servir un texte, modestement. Marc Lauras au violoncelle, égrenant les jours, les mois, les années est magnifique. Sa musique est tour à tour menace, espoir, colère, abandon. Et le fleuron du quarteron : Samuel Churin ! Il commence en douceur, à distance, comme un guetteur, embusqué... Et très vite, sans que vous l'ayez vu venir, il vous a emporté avec lui, en même temps que lui, vous êtes Feraoun (modestement s'entend !), témoin horrifié des tortures, des viols systématiques dès 1956, écartelé par son amour de la France et conscient du mépris dont elle n'a cessé de traiter « six millions de musulmans ». Ce comédien au parcours riche de rencontres théâtrales et médiatisé par ses prises de position pour la défense (l'explication...) du statut des intermittents du spectacle réussit formidablement son rôle de passeur d'histoire. Merci, messieurs !



LA QUESTION

— à Adeline Picault —



DR

ÉTANT DONNÉ LE 4ÈME MUR, QUE SE PASSE-T-IL DERRIÈRE ?

J'écris du théâtre pour que les autres viennent écrire sur moi. Je veux dire pour l'addition de toutes ces écritures : celle du metteur en scène, celle des acteurs, celle des techniciens, pour me heurter à la fin de cette chaîne humaine, à celle du public. J'aime l'idée de mouvement de l'écriture théâtrale, la possibilité qu'elle ne se déploie qu'après l'auteur, dans le travail de répétition, la perspective qu'elle ait besoin des autres pour exister. Simplement exister. J'ai besoin qu'elle se cogne au monde. À tout ce monde-là. Pour en regarder les bosses, les chaos, les lumières. Pour la donner à voir. Je suis touchée par la nécessité que le théâtre a de se trouver des corps, de circuler d'un corps à un autre, de « se passer » d'une bouche à l'autre, d'une main à l'autre. La lente chorégraphie des âmes sans vêtements et des langues libres : voilà ce que m'évoque le théâtre. Je ne me suis pas demandé si j'écrirais du théâtre, je m'y suis consacrée. Simplement consacrée. Parce que je n'avais pas d'autres choix. Parce que c'était vain un peu, mais peut-être pas. Parce que je pouvais y être planquée, à l'abri sur mon fauteuil, au milieu des autres et pourtant protégée d'aucun sentiment, d'aucun choc, à l'écoute, tendue vers une parole. Le théâtre, c'est la possibilité du présent, le quatrième mur en est le regard. Il y a cela : être là maintenant, dans son temps, dans son siècle, tenter le vertige de se convoquer tout de suite et pas demain, pas quand j'aurai le temps. Écrire du théâtre, c'est une manière d'être dans son monde, mais profondément ancrée

dans « Le Monde ». Être auteur, c'est devenir plus qu'une femme, une fille, une nana, c'est écrire. C'est être tout à la fois, tout le temps. Je n'aurai pas pu faire autre chose. C'est certain. Le quatrième mur, je le redoute évidemment, je ne me dis pas « Et si ça n'arrive pas jusqu'à lui, et si je croise cette surdité "pratique" parfois, et si la pièce ne suffit pas, ne suffit jamais, et si... ». Puis j'y retourne tout le temps, non sans peur, mais avec conviction, j'y retourne pour le regarder dans les yeux, le quatrième mur, et être sûre de mon geste. Assumer l'acte de mettre de l'eau au moulin et au théâtre de juste là, pas à côté, juste là, devant, maintenant. Pour ne pas écrire sans conscience. Pour définir les contours de ce qu'il reste à dire, de ce qu'il est viscéral de mettre en mots. Je n'ai pas vraiment le choix avec le théâtre. Cela m'aide à comprendre quelque chose et je ne sais pas quoi. Ça met de la clarté dans mes bazars. Je tire sur des ficelles et, contrairement à la fête foraine où je n'attrape jamais la grosse peluche au bout, là me vient toujours une variation sur les choses humaines. J'ai l'impression que je gagne quelque chose, mais c'est vrai, ce n'est pas tangible. Le théâtre est mon unique manière d'être liée solitairement aux autres hommes, et le quatrième mur est la porte qui s'ouvre sur leurs visages.

Adeline Picault est l'auteur de «Étroits petits tours» (Éditions Théâtrales), «Parking / Bats l'enfance», (Actes Sud-Papiers).

LE FAUX CHIFFRE

1

C'est le nombre d'heures qu'il nous a fallu pour trouver le faux chiffre du jour (le stagiaire était malade).

HUMEUR

T'ES VENUE ? FALLAIT PAS !

— @AuCaféFrançais —

I/O MICRO

@BBELLETTIER — Antonio e cleopatra. La passion s'épanouit dans une infinie délicatesse. La respiration du festival #FDA15 #iomicro

@AXELITO — Antoine... Cléopâtre... Antoine... Cléopâtre... Antoine inspire... Cléopâtre expire... Le spectateur sue et ne voit pas la fin. #FDA15 #iomicro

@ADELINEPICULT — Charles Aznavour a chanté : « je suis un homme IO comme ils disent. » CQFD. @IoGazette #iomicro

@RICRETPICK — Ds #JamaisAssez de F.Lambert Ce regard mélancolique sur le temps, désabusé sur le définitif, implacable sur l'inéluctable. #Iomicro #FDA15

@DANSEMJOUR — @IoGazette je suis touchée dans le mille par Monument O @FestivalAvignon. Cela vaut bien un Focus asap

@LAMASEUSE — Merci à tous les collaborateurs @IoGazette d'avoir changé mon festival cette année. Courage pour les 10 jours à venir !

—  
Twitter : #iomicro — @iogazette

TRIBUNE  
HENRI VI, UN AN APRÈS

— Par Thomas Germaine —

Avignon 2014 aura été notre Everest à nous. La montagne qu'il fallait gravir. Trois intégrales de dix-huit heures en une semaine. Bien sûr, nous avons beaucoup travaillé pour ça. Beaucoup répété. Le temps nous aura inévitablement manqué, mais nous avons travaillé avec lui jusqu'au bout. Non pas en ennemis – car nous savions qu'il nous manquerait –, mais comme avec un ami dont on accepte les absences. Aujourd'hui, un an après, remonter le temps de cette aventure à Avignon, c'est dérouler le fil d'une épopée qui aura duré plus de cinq ans. C'est long, cinq ans. C'est au départ de petits sentiers, des chemins de traverse, parfois des routes qui se perdent – rarement, car nous avions peu de temps –, mais toujours cet objectif, cette grande ligne droite : monter Henry en entier. Quoi qu'il arrive. « On croit faire un voyage, mais c'est le voyage qui vous fait », disent les explorateurs. Pour Henry VI, c'est la même chose. On croyait faire un spectacle et puis... autre chose s'est passé. En nous. Avec le public. Ensemble, comédiens, techniciens, spectateurs. Cette montagne, nous l'avons gravie ensemble. Et sans cet « ensemble »-là, il n'y aurait pas eu d'aventure possible. Nous savions que les techniciens – « nos gars », comme on les appelle – étaient à nos côtés comme ils l'ont toujours été durant toutes les répétitions, poussant passerelles, chargeant tentures et colonnes, montant et démontant le décor. Nos gars, à la lumière et au son. Chacun à son poste. Et autonome.

C'est « ensemble » qu'il fallait tenir jusqu'au bout de la nuit. Acteurs/techniciens et spectateurs. Parce qu'ils étaient là, ils étaient venus en nombre. « Il y en a qui ont traversé toute la France pour nous voir ! Il y en a même qui viennent du Québec ! » Avant chaque représentation, Thomas Jolly nous réunissait et nous racontait ce qu'il avait vu dans le hall. « Certains sont venus avec leur glacière, les bouteilles d'eau et les sandwiches. Une dame a même apporté ses coussins ! »

“  
Merci pour la vie

Effectivement, on ne vient pas à « Henry VI » comme on va voir un spectacle ordinaire, on s'y prépare. « La famille, les amis sont là aussi ! Ils sont venus nous soutenir ! » Se soutenir... Comme si ce mot simple voulait dire beaucoup pour nous. Tout au long de cette aventure, nous nous serons soutenus, oui, les uns les autres. « Comment ça va, ta voix ? Pas trop fatigué ? T'as bien dormi ? Et ton genou ? » C'est avec cette attention toute particulière pour les uns et les autres que nous aurons travaillé. Avec de la bienveillance. Et de l'admiration aussi. « T'as vu ce qu'elle arrive à faire dans son monologue ? Et nos gars, où ils trouvent encore toute cette énergie ? » Jouer « Henry VI », c'est accepter que le théâtre vous happe pendant toute une journée. Dix-huit heures de représentation. Pour Avignon, le théâtre nous a happés

pendant toute une semaine. Comme il nous aura happés pendant des mois de répétitions. Pendant des années. Au matin de la première intégrale à Avignon, nous savons qu'il faudra gravir la montagne pas à pas. Sans regarder le sommet. Être là, présent à chaque pas. Petit à petit. Avec humilité. C'est important, l'humilité. C'est avouer nos faiblesses, avouer que nous sommes vulnérables, que la fatigue gagnera peut-être nos voix, nos corps, et il faudra bien faire avec ! Tant pis. Les autres seront là pour nous soutenir. Juste avant la représentation, Thomas nous donne ses dernières recommandations. Pendant que nous l'écoutons, chacun revoit l'aventure à ses débuts, comment tout cela a commencé, les chemins de traverse, les petits sentiers... Et puis soudain, la voix tremblante, Thomas nous volent les mots de la bouche : « Et maintenant, je vous dis à tous "merci pour la vie". » C'était exactement ça qu'il fallait dire. « Merci pour la vie. »

Thomas Germaine se forme au Conservatoire national de région de Rouen puis à l'école Lecoq à Paris. Il joue sous la direction d'Adel Hakim, Giorgio Ferrara, Catherine Delattres, Yann Dacosta... Il incarne Henry VI dans la mise en scène de Thomas Jolly.

Demain la tribune de Laurence Liban.

LETTRE À...

— Par Marc Guilbert —

... ROLAND DUBILLARD ET BERNARD FRESSON

Je vous écris d'un pays tout proche tout vivant dans ma mémoire. Toi tu disais que la liberté des personnages est beaucoup plus limitée que celle des acteurs et lui te répondait que l'important c'est surtout les temps, les silences, les mots ça ne sert qu'à recouvrir le reste. Après la représentation, je vous écoutais tous les deux, perplexe – sûrement trop jeune pour me demander si le comédien était vraiment désincarné quand il sort de scène. Surtout que, le plus souvent, vous semblaiez ivres morts... Que savais-je, alors, de l'ivresse ? Dubillard et Fresson. Bien sûr, je n'avais pas vu la création de « Naïves hirondelles » ni des « Crabes » – mais c'était au théâtre Saint-Georges et vous y étiez en scène tous les deux dans « La Culotte », de Carl Sternheim, et je me ressouvais des noms des personnages, Masque, Lumière, Mandelstam... Ce qu'on voit de ses yeux est sûrement incertain, dit Sternheim, et ce qu'on rêve n'est que mensonge. J'ai vu la pièce vingt fois – vingt pièces différentes ! Comme la liberté des personnages est beaucoup plus limitée que celle des acteurs, toi, Dubillard, tu réinventais le tien tous les soirs ! Quelle charitable intrépidité ! Les autres avaient un peu de mal à te suivre. Une fois, tu avais in-

terverti l'ordre de deux scènes, tes camarades restaient dans un peu désorientés, Fresson s'était avancé, fixant en silence les spectateurs – divin flottement : l'important c'est surtout les temps, les silences, les mots ça ne sert qu'à recouvrir le reste... Je n'ai jamais quitté un comédien sans éprouver un manque inexplicable – quelle puissance invisible fait de vous cet insaisissable qu'on ne peut jamais regarder vivre ? Je ne sais pas, au moment où j'écris ces lignes, si ce spectacle du Saint-Georges eut jamais vraiment une fin – je ne sais pas si l'amour ne rime à rien, mais je sais que je vous ai aimés tous les deux, quand aux antipodes de la virtuosité vous n'étiez même plus capables de souffler une seule note et de rivaliser avec la mort.

Marc Guilbert est dramaturge et scénariste. Ses deux pièces « Hamlet It Be » et « Dévotions nos enfants » ont obtenu l'aide à la création du CNT en 2012 et 2013. Il travaille actuellement sur un texte pour le théâtre centré sur la culpabilité.



En partenariat avec le

LE DESSIN

AVEC LEURS FUSÉES  
— par Pochep —



www.ventscontraires.net

La revue en ligne du Rond-Point partenaire de I/O Site collaboratif, invités, débats, dossiers thématiques, vidéos, podcasts.

L'ŒIL

L'INSTANT TOUT DE SUITE  
— par Frédéric Boucaumont —

M. Fraize balance sur scène la meilleure blague du festival. Il ne relève qu'un seul point positif à sa venue parmi nous : sa salle n'est pas accessible aux handicapés, donc il n'y en a pas à son spectacle. Je la lui pique et la fais mienne parce que je l'ai payée, certes à tarif réduit avec ma carte du OFF, mais je vous la fais passer gratuitement, notez bien – vous me devez un éclat de rire. En plus, ce transfert marchand sauvage sert mon propos et ma gloire. Car cette présente chronique écrit tout haut ce que le festival OFF serait tout bas, une manifestation de gauche ultralibérale. Faut pas trop le répéter, ça pique un peu, et si cela remonte aux oreilles de notre Premier ministre, il va débarquer menton en avant pour célébrer les valeurs républicaines et sociales de la concurrence libre et parfaite. Gardez-le pour vous, chers festivaliers, mais vous êtes en train d'alimenter la géniale synthèse française de ce début de xxie siècle, avec vous dans le rôle du consommateur de théâtres. Ce qu'il y a de gauche, c'est la diffusion d'idées progressistes qui se moquent des lignes conservatrices. Ce qu'il y a d'ultralibéral, c'est qu'à la fin ce sont toujours les plus riches et les plus innovants qui gagnent. Pardon, mais les nombreux parallèles avec le monde de la publicité, dont je suis malheureusement issu, me font mettre les pieds dans le plat. L'importance des sentiments populaires, des ficelles pour les exploiter, les mots, les images, les corps, le marketing, la rumeur, les stratégies de niche, le star-system, tout ça, est la partie visible de ce que cache la forêt. Théâtres, pubards, nous sommes des esclaves de l'éphémère, cette nouvelle norme économique. On s'excite comme des malades sur des projets qui vont disparaître. Puis ne subsistent exceptionnellement que les bons textes et les slogans, et notre énergie est partie en fumée.



I/O Gazette — La gazette éphémère des festivals. www.iogazette.fr. Quotidien gratuit, ne peut être vendu. Éditeur : I/O 73 rue des Vigoroles 75003 Paris. Mason Jean Vilar, 8 rue de Mons, Montée Paul Puaux 84000 Avignon

Mail : contact@iogazette.fr

Directrice de la publication et rédactrice en chef Marie Sorbier mariesorbier@iogazette.fr — 06 11 07 72 80

Directeur du développement et rédacteur en chef adjoint Mathias Daval mathias.daval@iogazette.fr — 06 07 28 00 46

Directrice artistique Gaïa Collette gaïacollette@iogazette.fr

Ont contribué à ce numéro Olivier Lecomte, Christophe Cardoni, Pénélope Patric, Bernard Serf, Jean-Charles Mouveau, Mathias Daval, Pénélope Patric, Julien Avril, Adeline Picault, Marc Guilbert, Thomas Germaine, Pochep, Frédéric Boucaumont.

Photo de couverture : Kyoko Hamada www.kyokohamada.com

N°15 / 17 juillet 2015 / ISSN en cours. Dépôt légal juillet 2015. Imprimé par La Provence, 248 avenue Roger Salegno, 13015 Marseille

PRINCIPAUX POINTS DE DISTRIBUTION : MAISON JEAN VILAR, CLOÏTRE ST LOUIS ET LIEUX DU IN, VILLAGE DU OFF...



JUILLET 2015

MAISON JEAN VILAR

A V I G N O N

LE R Ê V E QUE

N O U S

F A I S O N S

T O U S

EXPOSITIONS  
RENCONTRES  
LECTURES  
VIDÉOS  
BIBLIOTHÈQUE  
RADIO  
LIBRAIRIE  
BAR ÉPHÉMÈRE

© SOCIÉTÉ BUIE



8 RUE DE MONS | 04 90 86 59 64 | [WWW.MAISONJEANVILAR.ORG/NEWS](http://WWW.MAISONJEANVILAR.ORG/NEWS)